

La Fête

« *Un homme avait deux fils...* » Luc 15

Je ne sais vraiment pas pourquoi je te raconte cela. Tu n'es même pas du pays, je ne te connais pas et puis... après tout, c'est peut-être justement pour cela. Tu ne peux rien comprendre. Alors je peux t'en confier un bout. Et, tu sais, pardonne-moi de t'avoir si mal reçu tout à l'heure. Tu ne pouvais évidemment pas savoir que je ne faisais pas partie de la fête. Enfin, c'est une façon de parler. Si je voulais, il suffirait que j'aïlle là, tout de suite, me débarbouiller, m'habiller et entrer, tout le monde trouverait ça normal. C'est de me voir dehors qui les chiffonne. Et c'est même pour ça que ne veux pas y aller. Tu comprends, cette fête-là, elle est pour mon frangin. Pour cette petite peste de Menahem qu'on ovationne parce que, après avoir dépensé les deniers paternels, il a eu le culot de rentrer à la maison comme si de rien n'était.

Ce chenapan de Menahem ! A m'écouter, tu vas peut-être croire que je ne l'aime pas. Rien ne serait plus faux. Dès le premier instant, dès sa naissance, alors que je n'étais moi-même qu'un petit bout de chou de deux ans, je l'ai aimé. On ne peut pas ne pas aimer Menahem. Même s'il vous agace parfois, et pas qu'un peu ! On n'échappe pas à son charme, et il le sait bien. Et Dieu sait s'il sait s'en servir !

Charmant, charmeur, tellement différent de moi ! Nous avons grandi ensemble, élevés par les mêmes parents, avec le même amour et les mêmes exigences. Et pourtant...

Pour moi, vois-tu, dès ma petite enfance, j'ai senti que l'amour, c'est avant tout des actes. Très tôt j'ai compris que faire son devoir, c'était une chose très importante. Je n'y arrivais pas toujours comme j'aurais voulu, bien sûr ! Alors, lorsque j'avais fait une bêtise, je baissais la tête devant Père et acceptais humblement la juste punition. Oh, elle n'était jamais terrible, franchement, Père était toujours non seulement juste, mais encore très tendre, et d'une si grande sollicitude pour nous !

Menahem, lui, s'il faisait une bêtise - et il en faisait au moins autant que moi - courait se jeter au cou du Père : « Abba, abba, je n'ai pas fait exprès, n'est-ce pas que tu n'es pas fâché, abba ? » Et Père l'embrassait en disant : « Bien sûr que non, Ménahélé. Tu feras plus attention la prochaine fois, n'est-ce pas ? Va donc jouer, mon petit. »

C'est curieux, toute mon enfance, j'ai bien eu l'impression que Père et Mère avaient un petit faible pour Menahem, mais jamais je n'en étais jaloux. Oh non, j'étais moi-même sous son charme. Je l'aimais... passionnément ! J'admirais l'aisance avec laquelle il s'approchait des autres, - moi, par exemple, je ne me serais jamais permis de dire au Père 'Abba', j'aurais eu l'impression de lui manquer de respect. Mais de la part de Menahem, cela ne choquait pas. J'étais fou de lui, j'étais fier de lui, parce que tous ceux qui l'approchaient tombaient immédiatement sous son charme. Je ne peux te dire à quel point j'étais fier de mon Menahem.

Et puis, un matin... j'ai vu mon Menahem seller un cheval. Un cheval ! Je ne sais si tu peux réaliser ce que c'était pour moi. Certes, tu l'as vu, nous ne sommes pas parmi les derniers dans le village. Je peux même dire, avec une certaine fierté, que notre fortune, grâce à Dieu, est plutôt assez importante. Mais de là, un cheval... Un Juif honnête, si riche qu'il soit, se déplace à pieds, ou bien, si la nécessité il y a, sur un âne ou un mulet. Le Roi Messie lui-même, disent nos prophètes, entrera dans Jérusalem sur un âne. Alors un cheval... Non, franchement, c'est bon pour les Romains, pas pour nous autres. Mais je n'ai

rien dit à mon Menahem ; c'est moi qui suis parti la tête basse, pétri de honte. A midi, Menahem n'était pas rentré. Je commençais à m'inquiéter. Il ne devait pas savoir monter à cheval : où l'aurait-il appris ? S'il est tombé, s'il gît quelque part, blessé, sans secours... Mais je n'avais pas l'habitude de parler au Père sans y être invité, et je n'ai rien dit.

Au repas du soir, Menahem n'était toujours pas à table. Cette fois, fou d'inquiétude, n'y tenant plus, j'ai osé braver les règles de la politesse : « Père, et Menahem ? » Avec une infinie tristesse dans la voix, Père me répondit : « Menahem est parti. Il a besoin de vivre sa vie. Il est majeur, je n'ai pas le droit de l'en empêcher. Mais il court de grands périls. Prie pour lui, Shaoul ; prie le Dieu de nos Pères de veiller sur Menahem. » Je me mis à rire, d'un rire nerveux un peu forcé : « Avec ce qu'il a en poche, il n'ira pas bien loin ! » Tout bas, comme s'il en avait lui-même un peu honte, Père reprit : « Je lui ai donné tout ce qu'il m'avait demandé : toute sa part d'héritage. » « Mais, Père... » la suite de la phrase m'est restée coincée dans la gosier. Car enfin... qu'il soit parti vivre sa vie, soit ; que Père lui ait donné un peu d'argent, passe encore. Mais qu'il ait osé demander son héritage alors que notre Père était encore en vie - non, c'était vraiment inconcevable ! Et le quatrième commandement ? « Tu honoreras ton père et ta mère... » est-ce bien honorer son Père que de le traiter comme un mort ? Car c'était bien cela, demander sa part d'héritage ! « Père, non, ce n'est pas... » « Si, Shaoul. Et je l'ai fait. Mais à toi mon fils, je te demande de prier. Et de pardonner, n'est-ce pas, car je te sens trop douloureux en ce moment. » « Mais, Père, ... » le sanglot m'étrangla, mais déjà d'une voix triste et cependant paisible Père reprenait : « Je sais, je sais, Shaoul, ce que tu penses. Mais c'est à lui-même surtout que Menahem a fait du mal. Voilà pourquoi je te dis qu'il faut pardonner. »

C'était il y a presque deux ans. Mais je me rappelle chaque mot, chaque geste du Père, comme si c'était hier...

Menahem, nous n'en avons plus jamais reparlé ensemble. Mais les nouvelles arrivaient, au gré des passants. Menahem avait séjourné quelque temps à Tibériade, puis à Séphoris ; ce n'est pas pour dire du mal de ces villes, mais tout de même... Surtout que ce qu'on nous a raconté n'était pas particulièrement joli. Mère, en allant chercher l'eau à la fontaine, baissait la tête et se mettait au bout de la queue comme la dernière des mendiantes. Les hôtes de passage, ce n'était plus chez nous qu'ils s'arrêtaient pour demander l'hospitalité. Père prit l'habitude de sortir tous les soirs et regardait longuement sur le chemin, comme s'il guettait quelqu'un. Parfois je l'y rejoignais en silence. Alors il me prenait la main, ou bien il posait la sienne sur mon épaule. Sans un mot.

Menahem ne revenait pas. Un jour, un marchand d'olives est passé. Il racontait qu'on l'avait vu traîner à Césarée, avec les filles du port. Enfin il s'embarqua, certains disaient pour Chypre, d'autres pour Athènes, et même pour Rome... Puis, pendant très longtemps, on n'en avait plus entendu parler du tout. Jusqu'au jour où quelqu'un - qu'il soit maudit - a apporté au village la nouvelle : Menahem s'était loué comme gardien de troupeau. En soi, ce n'est déjà pas une situation bien reluisante ; tu sais ce qu'on raconte des bergers : une brebis volée, on dira que le loup l'avait emportée ; un agneau disparu, la brebis aurait mis bas un mort-né. Bref, comme réputation d'honnêteté, il y a mieux. Mais enfin, tous les bergers ne sont tout de même pas des voleurs, et le Saint-Béni-soit-Il Lui-même n'a pas dédaigné de se nommer « le Berger d'Israël » Mieux vaut encore être berger que de traîner avec des filles. Seulement, seulement... tu vois, j'ai du mal à te le redire, même à toi qui es étranger ici, qui ne connais pas mon Ménahélé ; d'ailleurs, je n'ai jamais été sûr que ce soit vraiment vrai. En tout cas, ce jour là, c'était pour la première fois que j'ai vu Père pleurer. Le jour où l'on est venu raconter que Menahem était devenu gardien d'un troupeau de porcs. Là, non, vraiment, un Juif ne pouvait vraiment pas tomber plus bas. Oui, Père a pleuré. Depuis ce jour, il n'osait même plus se montrer à la synagogue. Les vieux amis, en le rencontrant dans la rue, détournaient la tête - non par mépris, oh non, Père était bien trop aimé pour

cela, mais pour ne pas le gêner. Pour ne pas l'humilier par une compassion mal placée. Père leur en savait gré.

Cela ne l'empêchait pas d'aller tous les soirs guetter sur le seuil, comme avant. Sans doute ne croyait-il plus que Menahem reviendrait. On ne revient pas facilement de si loin... Mais il ne voulait pas me le laisser voir. Par pudeur, peut-être... ou pour ne pas me faire partager son doute... en fait, depuis longtemps, moi-même je ne croyais plus au retour de Menahem. Mais je ne voulais pas faire de la peine au Père. Alors je faisais semblant. Mais je finis par comprendre qu'il désirait rester seul. Alors je l'y rejoignais de plus en plus rarement, jusqu'à ne plus venir du tout. Je sentais que c'était mieux ainsi. Menahem était mort, plus mort qu'un mort qu'on aurait accompagné au cimetière...

Alors, tu comprends, quand je suis rentré tout à l'heure des champs, et que j'entends toute cette musique, et chants, et fête, et qu'on me dit que c'est pour le retour de Menahem, tu comprends, n'est-ce pas, que je l'avais mauvaise ! Que j'ai eu un coup de colère. C'est trop facile, tu comprends, de faire les quatre cents coup, de déshonorer Père et Mère, et revenir se faire fêter tout simplement parce qu'on n'est pas mort pour de bon ! Bref, tu comprends maintenant pourquoi je t'ai si mal reçu tout à l'heure.

Bon, maintenant si tu veux bien, attends-moi un instant. Je me fais un brin propre et puis on y va. Où ? Mais là-bas, à la fête, évidemment. Ça m'a fait du bien de pouvoir parler à quelqu'un. Maintenant, c'est fini. Et je te parie qu'on sera reçus à bras ouverts.

Mais je te dirai une dernière chose, à toi seul. Une chose que je n'oserais dire à personne d'ici : tu sais ce que j'envie le plus à ce chenapan de Menahem ? C'est ce que moi, je n'oserais jamais, au grand jamais, et malgré une envie folle qui m'en prend parfois, sauter comme lui au cou du Père en lui disant « Abba, abba ! »